

Recherches sociographiques



Leslie ROBERTS, *Le Chef, une biographie politique de Maurice Duplessis*

Gérard Bergeron

Volume 4, numéro 3, 1963

Un hommage à Léon Gérin 1863-1951

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/055209ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/055209ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bergeron, G. (1963). Compte rendu de [Leslie ROBERTS, *Le Chef, une biographie politique de Maurice Duplessis*]. *Recherches sociographiques*, 4(3), 371–372.
<https://doi.org/10.7202/055209ar>

qu'il n'avait pas à écrire un pamphlet (au sens français du mot) sur un homme qu'on peut admirer sous d'autres aspects, mais qui, en 1926, même si le peuple lui a donné raison, a révélé, bien qu'il ait été foncièrement honnête, tous les signes extérieurs de la malhonnêteté. Et malgré tout, ceux qui ont étudié le développement du statut international du Canada savent que les événements de 1926 ont aidé à l'indépendance de notre pays tant il est vrai qu'en politique ce qui compte ce n'est pas ce qui est, mais ce qu'on croit exister. Les Canadiens ont cru qu'ils étaient les victimes de l'intervention despotique du représentant de l'Angleterre, ce qui était faux. Ils ont voté contre cette intervention et ainsi ils ont rendu plus facile, quelques mois plus tard, la déclaration Balfour. Mais le pauvre Byng de Vimy et le pauvre Meighen en ont souffert et on comprend qu'ils n'aient pas cru à l'honnêteté de M. King.

M. Neatby montre très bien comment, à l'automne de 1929, M. King n'a pas compris qu'une grande crise économique naissait. Il souligne que, dans son journal à cette époque, le premier ministre note que Clemenceau est mort, que sa chambre à la Maison Laurier a été peinte en son absence d'une mauvaise couleur mais qu'il ignore complètement le krach du 19 octobre 1929. Bien d'autres Canadiens d'ailleurs ne soupçonnèrent pas alors dans quelle ère triste ils entraient. Mais il reste que M. King était premier ministre et que son rôle était de prévoir. Il n'avait pas surtout le droit de déclarer, le 2 avril 1930, à la Chambre des Communes qu'il ne donnerait pas aux gouvernements provinciaux conservateurs pour les aider dans la lutte contre le chômage « a five-cent piece ». En s'inspirant de M. King, le biographe explique que l'expression malheureuse avait été provoquée par l'hypocrisie de l'Opposition (p. 318). Dans ses mémoires, *Soldiers and Politicians* (University of Toronto Press, 1962, 280), Maurice Pope donne une explication beaucoup moins banale et plus plausible. M. King a raconté qu'avant le « five-cent speech », il avait lunché avec quelques personnes dont le premier ministre conservateur d'Ontario, Howard Ferguson. « As we were about to leave, dit M. King, Ferguson said emphatically in relation to something or other we had been discussing that he would not contribute a five-cent piece to whatever it may have been. A few moments later I was in the House and, as I was speaking, Howard Ferguson's words slipped off my tongue. » *Se non è vero, è bene trovato*, mais j'aime mieux cette explication mécanique que l'excuse de la provocation par l'hypocrisie.

On pourrait s'attacher à d'autres épisodes de l'ouvrage du professeur Neatby pour souligner qu'il est avant tout basé sur le journal de M. King. C'est du travail bien fait qu'on souhaiterait voir pratiquer au Canada français pour la biographie de nos hommes politiques disparus.

Le professeur Neatby va continuer la biographie de M. King, mais pour compléter ce petit dossier sur l'ancien premier ministre du Canada, il est bon de signaler qu'en 1960, son ancien secrétaire, M. J. W. Pickersgill, aujourd'hui l'honorable Pickersgill, a publié *The Mackenzie King Record, 1939-1944* (University of Toronto Press).

Jean-Charles BONENFANT

*Bibliothèque de la Législature,
Québec.*

Leslie ROBERTS, *Le Chef, une biographie politique de Maurice Duplessis*, traduit de l'anglais par Jean Paré, Montréal, Les Éditions du Jour, 1963, 197 p. Caricatures de Robert LaPalme.

Encore LUI. On a beau avoir la mémoire courte, il nous revient toujours sous une forme ou une autre. En l'an III de cette « Révolution » que « silencieuse » on nomme, un journaliste anglo-canadien rappelle à ceux qui ont aujourd'hui 40 ans que leur vie d'adulte-

citoyen (pour ne pas dire : de « citoyen-adulte ») s'est déroulée *Duplessis regnante*, à ceux qui ont une cinquantaine confirmée que la « révolution trahie » de 1936 l'a été par qui l'on savait déjà. Maintenant que l'on peut en parler au passé, Maurice Duplessis est un « beau sujet ».

Roberts l'a raté, son sujet. On a l'impression qu'il n'a pas connu son bonhomme. Une poignée de témoignages, quelques faits non rafraîchis qui sont dans les mémoires, des historiettes et quelques réparties qui n'ont pas la gratuité de « mots », ne font pas, à travers des généralités inoffensives, la matière d'un livre substantiel. Ce n'est pas une biographie sérieuse (en attendant des « définitives »), ni de l'histoire politique, ni du « grand reportage », ni un portrait circonstancié, ni un pamphlet *post mortem* : ce n'est rien de tout cela et aussi un peu tout cela. Les ouvrages hybrides découragent toute critique.

Il m'intéressait peu d'apprendre que cette « tête de sa classe au Séminaire » était « ferré en histoire, en philosophie et en littérature ». Mais, tiens, tiens, il fut un temps où il lisait ! Je me suis précipité sur les passages où Roberts évoque des épisodes et incidents qui m'apparaissent, ainsi qu'à tous mes contemporains, clairs-obscur : sa prépondérance sur Camillien Houde, vers 1930, l'« exécution » d'Onésime Gagnon au Congrès de Sherbrooke, le « mariage de raison » avec Paul Gouin, la « révolution trahie » de 1936, la récupération de 1939 et la presque unique « fidélité » de Gerry Martineau, la relance de 1944, etc. Or, sur tout cela, on n'apprend rien ou si peu. L'enquête de l'auteur a été très superficielle.

Bien sûr, nous sommes trop près de l'événement et de l'homme. Fût-on non immédiatement en cause, on a besoin de recul et des « archives », dont les historiens nous disent la puissance, bénéfique ou maléfique, c'est selon. On peut juger le livre de Roberts au niveau de cette « littérature d'attente », pour servir d'introduction à ceux qui *traiteront* le sujet. Or, même de ce point de vue, c'est un livre faible. Les coups de dents de l'auteur et les saillies de son style sont trop peu acérés pour qu'on puisse parler de « pamphlet ». L'original en anglais est-il supérieur ? Je ne soupçonne pas l'ironie fine de Jean Paré de les avoir émoussés.

Sur l'ensemble de la période politique, on apprend davantage dans l'ouvrage de Herbert F. Quinn : *The Union Nationale : A Study in Quebec Nationalism* (University of Toronto Press, 1963). *Le vrai visage de Duplessis* de Pierre Laporte (Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1960), n'est peut-être pas aussi « vrai » que le voudrait son auteur ; mais la silhouette du *Boss* est vraisemblable, sans charge excessive de la part d'un homme qui fut, un temps, « victime de choix ». Jean-Charles Bonenfant a été « un peu surpris de trouver entre guillemets (p. 38) des paroles que je n'ai certes pas prononcées textuellement, et qui me semblent d'un des autres interlocuteurs de M. Roberts. J'ai été en particulier assez étonné de m'entendre affirmer qu'en comparaison (de Duplessis) Taschereau n'était qu'une bonniche. J'aurais utilisé une meilleure comparaison » (*Le Soleil*, 2 novembre 1963). Sans autre commentaire.

Quelques caricatures de LaPalme nous interdisent une déception complète. Et l'on ferme le volume en pensant à ceux pour qui Duplessis est aussi lointain et impersonnel que Lomer Gouin, Honoré Mercier ou Papineau. Ils peuvent continuer à ne pas savoir que cet homme a *traumatisé* toute une génération politique, encore à peu près introuvable en cette « révolution silencieuse ».

Gérard BERGERON

Département de science politique,
Université Laval.